
Cités à la dérive...? ¹

Thierry Fabre

C'est en Méditerranée qu'a pris forme le modèle de la cité-Etat. C'est là que l'art de vivre ensemble a été façonné par la vie des hommes, faisant de la cité une véritable matrice de civilisation. Si la Méditerranée a un peu de génie, il lui vient sans doute de là, de sa multiplicité constitutive.

Ouvertes aux sacs et aux ressacs des hommes et des cultures, les cités de la Méditerranée sont inévitablement plurielles. Cette expérience du divers qui avive la curiosité et sollicite l'exigence est sans doute à l'origine de leur rayonnement. Un seul exemple pourrait servir d'emblème à ces cités nées de la mer: la naissance de l'alphabet.

Ugarit, IIe millénaire, des peuples divers vivant et commerçant ensemble — hittites, égyptiens, mésopotamiens, crétois... — ont eu besoin pour se comprendre et pour faciliter leurs échanges d'inventer un code commun, l'alphabet. C'est ainsi qu'une des inventions fondamentales de l'histoire des civilisations, qui a notamment permis la diffusion et la démocratisation des savoirs, est née de la diversité des cultures sur un même territoire.

La pluralité est fertile, créatrice, et l'histoire de la Méditerranée en est le plus vivant témoignage, d'Ugarit à Byblos, de Grenade à Fès, de Salonique à Marseille et d'Alexandrie à Beyrouth.

Pourtant, cette pluralité est menacée, révolue? Comme l'observe fort justement Robert Ilbert à propos d'Alexandrie, «*si elle est devenue, selon l'expression de Lawrence Durrell, la "capitale de la Mémoire", s'il existe indiscutablement un "mythe" alexandrin, c'est parce qu'elle fut, durant près d'un siècle, le symbole d'une Méditerranée ouverte au*

monde, à la différence de la Méditerranée contemporaine fermée de tous côtés par des nationalismes sourcilleux¹». Ainsi «de la mer aux plaisirs, des affaires aux combats politiques, Alexandrie nous parle d'une Méditerranée où tout était possible, où les frontières comptaient peu, où les déplacements restaient libres» et il poursuit, «c'est dans ce tissu de relations et de solidarités qu'Alexandrie s'est épanouie, par la grâce d'un système qui laissait place à tous les jeux possibles de l'identité, dans une cité qui ne se reconnaissait totalement ni dans l'Égypte ni dans les définitions nationales européennes²». Mais ce cosmopolitisme méditerranéen d'Alexandrie est mort en 1956. «Son histoire est éphémère, unique, rare», remarque Ilios Yannakakis, qui conclut: «Le cosmopolitisme ne fut qu'un moment de l'histoire³».

Beyrouth quant à elle, autre ville symbole du cosmopolitisme méditerranéen, est encore une capitale de la douleur qui tente bien difficilement de se reconstruire, alors que Sarajevo, Mostar, Le Caire ou Assiout, Alger ou Oran, autres villes multiples, prennent le relais de la violence et parfois de la guerre. La déchirure serait-elle le devenir de ces cités plurielles, futures Cités à la dérive? Il faut regarder en face ce travail de la destruction, cette destruction à l'œuvre qui dévaste les hommes, les cultures et les idées reçues. Qu'y opposer? Des rêves évanouis, des illusions humanitaires, des utopies renouvelées? La bonne conscience ne suffit plus face à l'avancée de la mort.

Nous sommes confrontés au vide, à l'absence de modèle historique capable de répondre à la poussée identitaire, au monolithisme régressif et combattif qui libère et propage de la violence. Nous sommes confrontés à ce que Paul Ricœur appelle le "scandale du mal". «Le mal, c'est ce contre quoi nous luttons: en ce sens nous n'avons pas d'autre relation avec lui que cette relation du contre. Le mal c'est ce qui est et ne devrait pas être, mais dont nous ne pouvons pas dire pourquoi cela est⁴».

Il est toujours possible de lutter contre, mais au nom de quoi? Comment réinstaurer du vivre ensemble, revitaliser du lien, redéfinir une appartenance ouverte? Si l'on veut bien convenir que «le cosmopolitisme ne fut qu'un moment de l'histoire», alors quelle est la forme du vivre ensemble adaptée à l'histoire de notre temps? Est-ce l'Etat-Nation, l'Empire, la Cité-État? Le temps est venu de concevoir une autre articulation entre appartenance, territoire et citoyenneté. Cette interrogation est d'autant plus importante que la diversité des populations, la pluralité des sociétés et la présence de minorités ne sont plus une exception mais bien une règle de la vie politique à notre époque.

Jusqu'ici le modèle prépondérant, qui incarnait en outre le point de passage indispensable à la modernité, c'était l'Etat-Nation. Importé, imité, métamorphosé, il a produit sur la rive sud en un peu moins de

cinquante ans après les indépendances, ce que Hélé Béji a appelé «*le désenchantement national*». Il demeure pourtant l'horizon politique premier, l'objectif à atteindre. Le sens du combat des Palestiniens est bien de constituer un Etat-Nation, quant à la Serbie, elle aspire, "par le fer et par le sang" à fonder une grande nation en éradiquant tous les particularismes et en détruisant tous les métissages. Dans les Balkans, comme en Europe centrale et orientale, la constitution d'Etats-Nations est le phénomène politique de cette génération. Slovénie, Croatie, Slovaquie, Bohême, Ukraine, Biélorussie... sont apparues il y a bien peu de temps, sur la carte politique du monde. Face à cette prolifération d'Etats-Nations il est pour le moins difficile de considérer qu'il s'agit d'un modèle politique dépassé car il mobilise toujours les passions collectives et ordonne encore largement le sens du combat politique.

L'Empire quant à lui s'est désagrégé. Que ce soit au début du siècle avec «*l'homme malade de l'Europe*», l'Empire ottoman ou avec l'Empire austro-hongrois, et aujourd'hui avec l'Empire soviétique, il n'est plus une forme politique significative et semble être relégué, pour quelque temps au moins, dans les marges de l'histoire. A moins que l'Union européenne ne se transforme en nouvel empire, mais tel ne semble pas être son projet...

La Cité-Etat a été, quant à elle, marginalisée par la poussée des Etats-Nations. Cette forme politique profondément méditerranéenne, n'a pas su faire face aux exigences de la modernité et elle a ainsi été tenue en dehors du temps du monde. Ce mouvement est-il irréversible? La Cité-Etat refaçonnée n'est-elle pas en mesure de répondre aux besoins actuels d'appartenance, aux repères fonctionnels du territoire et aux aspirations à la citoyenneté? L'homme est un être territorial et il a besoin pour vivre d'un vrai lieu, qui soit à la fois identitaire, relationnel et historique et pas de ces "non lieux" qui prolifèrent, produits par ce que Marc Augé appelle la «*surmodernité*». Or justement la Méditerranée a le génie du lieu et le sens de la sociabilité, l'art de la place et du forum où s'institue l'imaginaire de la société. Si l'on convient avec Castoriadis que, «*ce qui tient une société ensemble, c'est le tenir ensemble de son monde de significations*⁵», la Cité-Etat peut être considérée comme une forme politique pertinente dans la mesure où elle incarne un ensemble symbolique qui produit du sens commun. De la Cité-Etat procède un monde de significations qui justement fabrique un art de vivre ensemble à l'échelle humaine.

Prenons le cas de Barcelone, forme de Cité-Etat contemporaine qui, loin d'être à la dérive, incarne peut-être une perspective méditerranéenne pour demain.

Ancrée dans sa mémoire et projetée dans l'avenir par sa quête inlassable de modernité, Barcelone a su résister aux assauts de l'Etat-Nation franquiste. Dominée, elle ne fut jamais dissoute, désagrégée, la

trace de la culture catalane étant bien trop vive dans les esprits et les souvenirs de la grandeur passée trop présents dans les imaginaires pour que Barcelone renonce à sa singularité et se laisse submerger par un projet politico-culturel qui lui est toujours resté extérieur.

Ainsi Barcelone a maintenu son être au monde produit par la forme de sa Cité-Etat. Avec le retour à la démocratie en Espagne, elle a su déployer son énergie créatrice et imposer sa suprématie, non dans une logique de rupture avec l'Etat espagnol mais en négociant une autonomie grandissante. Les jeux olympiques d'été de 1992, avec une présence constante du drapeau catalan, ont été le symbole éclatant de cette autonomie. Certes, tout cela ne s'est pas passé sans divergences et sans affrontements, et des jeux de pouvoir parfois abrupts sont apparus, mais dans l'ensemble la violence a été contenue. Barcelone a largement bénéficié de ses retrouvailles avec elle-même, tant économiquement que politiquement et culturellement.

Ce seul cas ne saurait faire modèle, mais il est toutefois plus qu'une exception et fera peut-être demain figure d'exemple en Méditerranée.

Quoiqu'il en soit, plusieurs leçons sont à tirer du cas barcelonais. D'abord que la Cité-Etat contemporaine n'est pas un isolat, c'est avant tout un système de relations. Elle n'existe qu'autant qu'elle sait négocier avec les autres des relations pacifiées. Loin des Cités-Etats de l'Antiquité qui passaient leur temps à se faire la guerre, les Cités-Etats d'aujourd'hui ne peuvent s'imposer que dans la mesure où elles maîtrisent les jeux de l'échange et de la négociation. Cela suppose de renoncer aux idéologies de combat, aux visions simplificatrices qui reposent sur l'intransigeance et la négation de l'Autre. Le nationalisme catalan a été tenté par cet extrémisme, mais il a su relativiser son projet et s'inscrire dans un ensemble plus vaste.

La Cité-Etat ne pourra être un modèle d'avenir en Méditerranée que dans la mesure où elle pense en même temps son affirmation et son lien à un ensemble qui la dépasse et la relie à d'autres. Ces deux dimensions sont indissociables, c'est l'une et l'autre et jamais l'une sans l'autre, sous peine de désagrégation et de spirale guerrière. La Cité-Etat de demain ne sera pas une étoile isolée mais elle sera partie prenante d'une constellation qui à la fois reconnaît sa singularité et l'entraîne dans une rotation plus grande.

«A l'imaginaire de l'identité racine-unique, substituons l'imaginaire de l'identité-relation», propose Edouard Glissant. Tel est bien le projet d'une constellation de Cités-Etats en Méditerranée. Alors pourrions-nous peut-être éviter ce mouvement qui entraîne tant de cités à la dérive et que certains croient irréversible. Alors pourrions-nous réinstaurer un rythme partagé qui redonne aux cités de la Méditerranée leur véritable place, lieu fondateur de sens, matrice de civilisation où s'expérimente la «*sensation du divers*», cet art de vivre ensemble dans la diversité. Comme l'observe finement Henri Lefebvre, «*les grandes villes*

méditerranéennes paraissent avoir toujours vécu et vivre encore dans un régime de compromis entre tous les pouvoirs politiques. Un tel état "métastable" est le fait du polyrythmique⁶». Or, «lorsque les rapports de force l'emportent sur les rapports d'alliance, lorsque les rythmes de "l'autre" rendent impossibles les rythmes de "soi", alors éclate la crise totale, avec le dérèglement de tous les compromis, l'arythmie, l'implosion-explosion de la ville et du pays⁷». Ce fut le cas de Beyrouth hier, c'est le cas de Sarajevo ou d'Alger aujourd'hui, ce sera peut-être demain le cas du Caire.

Pourtant, les cités de la Méditerranée ne sont pas condamnées au monolithisme, au passéisme et à la discorde des rythmes. Elles portent en elles l'instauration d'une autre relation au temps et au lieu. Longtemps marginalisées, elles n'ont pas su faire prévaloir le "rythme de soi" face au "rythme de l'autre". Mais un retournement est en cours. La Méditerranée n'imite plus seulement les formes et les modèles venus d'ailleurs, elle redevient créatrice en métamorphosant ses propres modèles. C'est un mouvement naissant, fragile et encore minoritaire. Mais il existe. Il s'oppose résolument à l'avancée de la mort, à la destruction en cours, à la disparition de la diversité qui lui est constitutive. Comment ne pas méditer sur les assassinats récents, rue Didouche Mourad à Alger, de deux commerçants "étrangers", un vieux juif tunisien installé depuis plus de cinquante ans en Algérie et un pied noir qui animait depuis bien longtemps une des meilleures librairies de la capitale. «*Viva la muerte*» semble être le cri de ces cités à la dérive.

Il est pourtant une autre force qui fait sillage — la Méditerranée réconciliée. Non dans l'unité, ni dans l'abolition des opacités et des différences mais, comme le suggère Héraclite, dans «*une harmonie des tensions opposées, comme celle de l'arc et de la lyre*».

S'il est un modèle à opposer à l'idéologie du repli identitaire, c'est une utopie de la cité. Une cité porteuse d'une autre vision de l'avenir, fondée sur la définition d'horizons convergents, la maîtrise de rythmes partagés et l'invention d'un sens commun.

Thierry Fabre

¹ Titre du roman de Stratis Tsirkas.

² *Alexandrie 1860 1960*, Ed. Autrement Série « Mémoires » n° 20, 1992, p. 16.

³ *ibid*, p. 27.

⁴ *ibid*, p. 222.

⁵ Paul Ricœur, « *le scandale du mal* », Esprit, Juillet-Août 1988, p. 62.

⁶ Cornelius Castoriadis, *L'Institution imaginaire de la société*, Seuil, 1975, p. 481.

⁷ Henri Lefebvre, « *éléments de rythmanalyse* », Editions SYLEPS, 1992, p. 102.

⁸ *ibid*, p. 108.